

Philippe Delerm

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Delerm

Seuil

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Philippe Delerm

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE EXEMPLAIRES
DONT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN 978-2-02-134282-6 (éd. brochée)
ISBN 978-2-02-142899-5 (éd. de luxe)

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Les embarras du vapotage

Fumer, c'est mal. Redoutable pour soi, et aussi pour les autres. L'idée s'est installée, avec beaucoup d'ahans, beaucoup de peine. Davantage que les phrases dissuasives, davantage que les photos apoplectiques des muqueuses rongées, l'anonymat des paquets de cigarettes aura fini par l'emporter. Ou presque. Mais c'est sans doute dans la gestuelle que le besoin de fumer subit sa récession la plus spectaculaire. Avec le vapotage, l'aveu public de l'addiction a pris une apparence un peu furtive, un peu honteuse. On n'ose pas même dire que la cigarette électronique se fume. Elle se biberonne en retrait, visage penché, regard fuyant. C'est comme le camouflage approximatif des adolescents dans les couloirs de lycée autrefois, dissimulant entre deux bouffées leur bâton fumant sous

le caban, dissipant de l'autre main les volutes trop assoupies.

Pourtant, le vapotage ne se cache pas. Mais la combustion appelle une forme de repli, et presque de rétractation. Il y a là une expression purement matérielle a priori, dépendante de l'objet. Mais on ne peut s'empêcher d'y ajouter une dimension sociétale, et d'y glisser un peu d'éthique inconsciente. La cigarette électronique est par essence un ersatz. Avec elle, la dépendance ne saurait être triomphante. La vraie cigarette reste en encombrant et diaphane suspens au-dessus de sa remplaçante. Elle s'incarnait, elle s'incarne encore dans des mythologies variées, des postures allant de la virilité la plus compacte à la féminité la plus mystérieuse. Elle était, elle est encore à la fois Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Elle est pour toujours ce nuage atomique d'intelligence planant sur les émissions de Bernard Pivot et de Michel Polac. Elle est Gainsbourg glissant vers Gainsbarre, un fumeur de Gitanes provoquant la mort. Son style, son éloquence ont le charme du suicide savouré.

Rien de tel avec le vapotage. On l'a cru d'abord inoffensif, ce qui est bien insultant pour un rituel d'autodestruction. Un doute s'est levé, qui ne profite pas encore à l'avènement d'une

mythologie nouvelle. C'est à cause du geste.
Triste dans son recueillement, son aparté, son
jansénisme retranché d'épicurien maussade.
Un jour il y aura peut-être un Gainsbourg
vapoteur. On ne peut pas vraiment l'imaginer.
En attendant, il nous faut vivre, ou bien fumer.
Car fumer tue. Mais vivre tue, aussi.

Un verre à la main sans le boire

On a le verre de vin à la main, trois doigts en prise sur son galbe, le pouce vers le corps, l'index et le majeur à l'extérieur, annulaire et auriculaire dispensés de la mise en scène. Car c'est un jeu, d'emblée, une posture – même et surtout si l'on feint de regarder ailleurs, de se livrer à la conversation. Tout est délectable.

Le haut du verre pourrait paraître menacé, mais l'arrondi de son assise est bien campé dans la main ferme qui cache et semble protéger le vin rouge ou le blanc – presque toujours le rouge. C'est un geste du soir, plutôt quand on est deux, que les paroles peuvent s'espacer, laisser la place à des clairières de silence. On dînera peut-être, ou presque pas. Ou bien on a dîné, si peu, il y a longtemps déjà, on n'a bu que de l'eau.

C'est mieux quand il fait nuit dehors. On déambule de pièce en pièce, de lampe basse en livres dispersés. On a mis de la musique doucement ; une pavane pour infante défunte jouera si bien la partition d'un soir qui veut se prolonger, qui se prolonge.

Parfois, quand on est dans le métro aérien, on passe tout près des appartements, et l'on voit une femme qui quitte une pièce un verre à la main, comme pour célébrer son temps et son espace. On envie sa silhouette calme et détachée, absente et cependant les rideaux ne sont pas tirés. Elle a cette façon d'aller sans aller quelque part. Un verre de vin à la main, on a en soi ces images anciennes entr'aperçues, cette maîtrise devinée, toutes ces voluptés lointaines découpées par le trafic.

On ne prend pas un verre. On garde un verre dans sa main. On a goûté le vin à peine, ou pas, on ne s'en souvient plus, ce n'est vraiment pas ce qui compte. Il s'agit de tenir, de retenir, de différer, de ne rien entamer, le jeu est là. Comment vient ce pouvoir ? À tout instant du jour, au plus noir de chaque insomnie, on s'est senti avalé par le temps. Et voilà qu'on commande, simplement parce que le vin est à portée, que l'on n'engloutit pas, qu'on se refuse même à déguster, même à humer. C'est si bon

d'inventer cette distance de la coupe aux lèvres.
Mais le plaisir n'est pas en cause ; le vin ne sera
pas meilleur de toute cette attente. Ce qui est
bien c'est d'être soi, que la main soit si ronde,
que l'on devienne l'élégance un peu flatteuse
d'un geste faussement distrait, l'éternité d'une
soif qui jamais ne s'étanche.

Mémoire sur le bout du doigt

L'index se promène sur l'écran de la tablette ou du smartphone. Des images passent. Parfois le doigt s'arrête, un sourire naît au fond des yeux. Un peu de passé proche vient à la surface. Étrange, cette façon de faire naître et d'abolir. Il y a une extrême précaution dans le principe. Une incantation de la surface. Une caresse étrange, du bout d'un seul doigt. On n'exhume pas. On ne consulte pas. On apprivoise.

On dirait bien que le smartphone ou la tablette ont changé la nature de la mémoire. La scène n'est pas miraculeuse : elle a été ordonnée, désirée. Les souvenirs semblent obéir. Mais ce n'est pas du tout comme une photo que l'on tient, que l'on oriente, qu'on colle aux quatre coins. La vie est là, mais de l'autre côté de la paroi. Le doigt qui la suscite, qui l'invite et la fait disparaître,